

Clercken : Ruines.

Les Allemands avaient détruit les routes : en certains endroits les explosions avaient produit des entonnoirs de 20 à 25 mètres de profondeur. Pas moyen de contourner ces entonnoirs, car, les chariots et les autos s'enfonçaient jusqu'aux essieux dans la boue de la plaine dévastée. Les routes elles-mêmes n'étaient plus que des rivières de boue. Il s'agissait de rétablir à tout prix les moyens de communication entre l'arrière-garde et les troupes de l'avant.

Jusqu'ici les aviateurs avaient transporté les vivres et ce système donna d'heureux résultats ; mais ce ne fut là qu'un moyen de fortune et nos hommes eurent beaucoup à souffrir de la faim. D'aucuns n'eurent rien à manger pendant trois jours. De plus, des aviateurs étaient employés au transport des munitions. L'artillerie resta en arrière. On répara hâtivement les routes. Mais il y eut de la confusion. Chez les Anglais existaient des « trafic officers » des officiers qui, lors d'une offensive réglementaient sévèrement la circulation eux et leurs agents. Chez nous on avait confié cette tâche aux gendarmes, mais avec des instructions trop peu précises. Et puis, on n'écoutait pas les ordres. Et bientôt toutes les routes furent obstruées d'autos, de chariots, de charettes et de canons, et puis la cavalerie circulait encore entre tous ces véhicules.

De nombreux détachements se trouvèrent isolés au loin, sans ravitaillement, sans soutien de l'artillerie, sans soins pour les blessés. Que de blessés sont restés, en proie à la fièvre et à la soif, dans des souffrances atroces pendant de longues heures, pendant deux jours même. Coûte que coûte, il fallait mettre de l'ordre dans ce chaos. Et puis de temps à autre un obus allemand venait encore augmenter le désarroi !

Des autos en panne et des chariots embourbés furent versés dans les fossés ou brûlés. On donna des instructions très sévères aux conducteurs d'autos et des chariots.

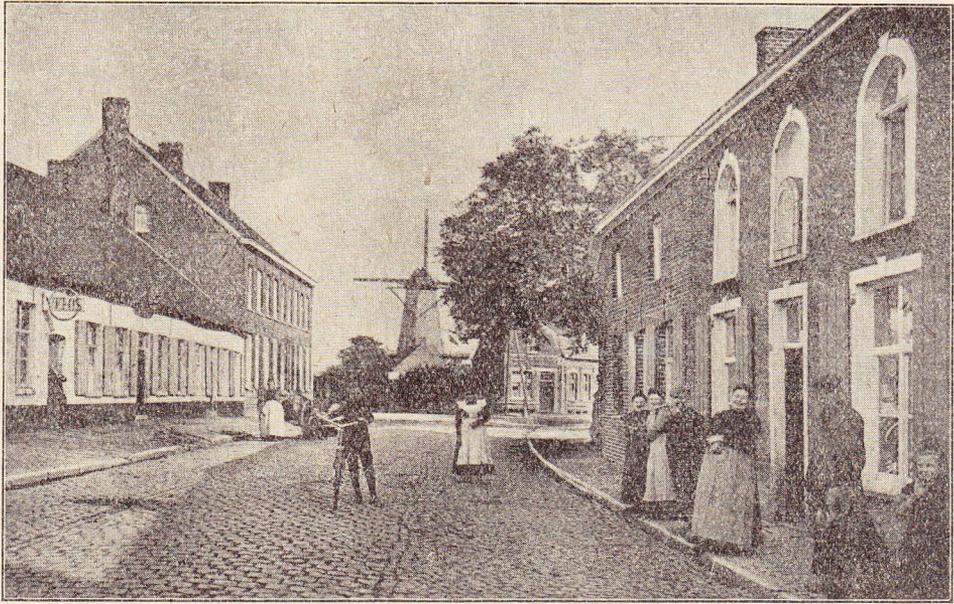
Les routes furent réparées avec des pierrailles, avec du gravier et même avec du bois. On roulait sur des planches sur des grandes distances. On construisit des ponts, une armée de travailleurs fit des efforts surhumains, de jour et de nuit, afin de rétablir les communications entre les troupes

avancées et la base de ravitaillement. On n'entendit plus maintenant les cris guerriers ni les explosions des obus mais bien les ordres des surveillants, les cris rythmiques des travailleurs qui portaient de lourdes poutres, poussaient des chariots, déplaçaient des rails. La pioche, la hâche et la scie furent les armes du moment.

On travailla donc ferme dans ce pays dévasté où il ne subsistait qu'un tas de briques des villages disparus, tels Saint-Jean, Poelkapelle, Pas-schendale, et de hameaux autrefois si peuplés tels que Wieltje et Saint-Julien. A Houthulst on retrouva encore des ruines et le couvent était encore habitable. Sur la façade se lisait l'inscription « Lazaret Apotheken ». Beaucoup de blessés y avaient été soignés, beaucoup y avaient péri aussi : on les avait enterrés dans le grand cimetière de l'autre côté de la route.

Un grand monument allemand s'était effondré sous l'action de l'artillerie, comme un symbole de la puissance militaire de l'Allemagne : dans les environs les tombeaux avaient été ouverts par les obus ; un horrible chaos était formé par des débris de croix, de cercueils de pierres tombales, d'ossements, de crânes et de cadavres déchiquetés.

« Depuis l'heure tragique où l'Allemand à bout de souffle s'arrêta sur l'Yser dans sa marche conquérante, l'armée belge n'avait eu d'autre rôle que de monter la garde le long du petit fleuve sanglant qu'elle avait défendu à force d'héroïsme et de sacrifice, garde héroïque et morne, combats obscurs et sans gloire éclatante où les hommes tombaient, n'ayant pas même l'espoir de la vengeance, tués par le bombardement incessant et sournois, écrit le littérateur L. Dumont-Wilden à l'« Illustration ». L'heure est-elle enfin venue, l'heure qui payera tant de mois d'inaction cruelle ? On peut le croire. En tout cas, les premiers jours de l'offensive belge conjuguée avec toutes les offensives du front occidental autorisent les plus grandes espérances. Au moment où j'écris ces lignes, toute la forêt d'Houthulst, qui était considérée comme la clef des Flandres, est occupée et dépassée, de même que Dixmude et Staden. La fameuse position des Crêtes de Flandres sur lesquelles ont mordu vainement tant d'offensives allées est conquise



Vue sur la grande rue de Clercken.

et l'on approche de Roulers. L'armée belge, marchant à son heure, a pris la part la plus brillante à l'offensive de la libération.

Minutieusement préparée par un état-major qui avait profité de la longue stagnation des opérations pour étudier le terrain et qui a su se servir des expériences faites sur d'autres fronts, l'attaque a été contrariée par le mauvais temps, mais l'élan irrésistible des troupes belges a eu raison de toutes les difficultés : quatre heures après le déclenchement de l'offensive, les deux premières lignes allemandes étaient enlevées, le soir du premier jour, tous les objectifs étaient atteints et, malgré l'afflux des renforts ennemis, la progression n'a cessé de continuer. Un tel enthousiasme soulevait les soldats, que, après trois jours de combat, quand les forces françaises chargées de les soutenir vinrent les relever au moment où il eût été normal que la fatigue arrêtât le mouvement en avant, plusieurs compagnies ont refusé de céder la place ; il a fallu des ordres formels pour qu'elles consentissent à prendre un repos bien gagné.

... Une heureuse fortune qui m'avait amené à la Panne au moment même où commençait l'offensive m'a permis de parcourir le terrain reconquis, quelques heures à peine après l'action.

J'avais visité le front belge il y a quelques mois ; j'y ai retrouvé l'indicible désolation qui saisissait alors le visiteur. On ne peut rien imaginer de plus lugubre que ce paysage sans lignes où tout est désordre et ruines. Les routes, sans cesse refaites par le génie, courent au travers d'une lande sinistre labourée de toutes parts par les obus, où quelques pans de murs, quelques arbres fracassés rappellent seuls qu'il y eut là, autrefois, de la vie et de la prospérité. L'eau y envahit tout ; au bout de quelques heures de pluie, tout ce pays n'est plus qu'un immense marécage où l'on s'enlise ; des vols de canards et de corbeaux viennent seuls rompre le silence jusqu'au moment où l'on approche assez près de la ligne de feu pour entendre le grondement du canon et le crépitement des mitrailleuses...

Durant les premières heures où l'auto roule vers le champ de bataille, rien de tout cela n'est changé ; sous le ciel gris d'automne qui se fond tout en eau, c'est toujours la même impression lugubre ; mais, à mesure que nous nous approchons de la ligne de feu, le paysage s'anime du spectacle guer-

rier que l'on y cherchait vainement il y a quelques mois ; nous croisons des groupes de cavaliers et des convois de ravitaillement, de longues files d'autos-mitrailleuses prêtes à entrer en action ; puis se sont des groupes de brancardiers ramenant des blessés emmaillotés dans leurs linges sanglants ; tout le décor de la guerre dans ce qu'il a de plus terrible. Mais ce qui est étrange, c'est qu'à mesure que la vision douloureuse s'offre à nous plus précise, l'impression devient moins pénible. Ces blessés que nous croisons nous saluent de la main : « Vous allez voir ce qui se passe là-bas, nous disent-ils, cela va bien, nous avançons ; cette fois nous tenons le Boche. » De même les compagnies de soldats qui se préparent à entrer en ligne. Une sorte d'ivresse semble soulever toute cette armée qui a si cruellement souffert de sa longue inaction et qui entrevoit l'heure de la vengeance.

Et voici les premiers convois de prisonniers, théories lamentables et boueuses ; tous ont cet air apathique et résigné qui caractérise le soldat allemand dès qu'il n'est plus encadré par ses officiers ; on dirait que ce sont toujours les mêmes. « Il semble, dit un officier belge, qu'on les ait fabriqués en série. » C'est l'arrière d'un champ de bataille, où la victoire vient de passer...

Nous approchons de Dixmude ; l'auto ne peut plus avancer. Ici il n'y a plus de route. Les abords de la ville en ruines ne sont qu'un immense borbier creusé d'innombrables trous d'obus. Nous mettons pied à terre et, sur une passerelle de fortune établie quelques heures auparavant, nous traversons l'Yser. Nous voici dans les premières tranchées allemandes. Il y a vingt-quatre heures, il était impossible de lever la tête à l'endroit où nous nous trouvons sans recevoir une balle ; maintenant la position offre un aspect absolument chaotique. L'artillerie belge a réduit en quelques heures ces impenables repaires de telle façon que la première vague d'assaut n'y a guère trouvé que des cadavres et des blessés.

Monté sur ce qui reste d'un parapet, je découvre, à quelques centaines de mètres, les ruines de cette petite ville qui fut charmante. C'est une vision fantastique : des pans de murs croulant, des décombres ; c'est tout ce qui reste. Encore une heure de marche extrêmement pénible au travers de cette boue où l'on enfonce jusqu'à la cuisse, et nous voici dans la ville même.



L'Eglise de Clercken avant la guerre.

mange lentement, la face inexpressive, les yeux perdus dans le vide. Un téléphoniste étouffe un juron en essayant de réparer un appareil de signalisation. Un officier consulte paisiblement la carte du terrain à conquérir. Un autre écrit. Est-ce un ordre ou un mot d'adieu? Je vois près de moi un soldat qui lit une lettre, péniblement, puis la replace dans son portefeuille en soupirant doucement. Je perçois des paroles prononcées à mi-voix ; toutes ont trait à l'attaque prochaine : « Tenu d'assaut sans havre-sac. » — « Les corvées pour les vivres et les munitions sont parties. » — « Le tir de préparation durera 3 minutes. » — « Dès le début du tir, l'infanterie progressera. »

4 heures. Nous sortons de l'abri. La nuit est belle, un peu froide. Le ciel, très net, est constellé d'étoiles. L'attaque se fera par beau temps. Tout est calme. Je regarde les hommes qui sortent lentement. Leurs visages sont fermés, d'aspect impassible. Mais leurs yeux brillent. Une idée doit certes hanter leur esprit : « Combien d'entre nous tomberont tout à l'heure? »

Soudain, des lueurs brèves surgissent vers les lignes ennemies. Une batterie allemande tire. Les coups de départ nous arrivent nettement. Les projectiles passent en sifflant au-dessus de nos têtes et s'en vont éclater loin derrière nous, sur la route de Moorslede à Roulers. Le fracas de l'explosion est répercuté par les échos, faiblit progressivement et meurt. Le silence retombe sur la terre.

Des ombres passent près de nous, dans la nuit. Ce sont des corvées qui rentrent de l'arrière, chargées de munitions, ou les bataillons de 1^{re} et 2^e ligne qui vont occuper leurs emplacements de départ. Les hommes sont graves, silencieux.

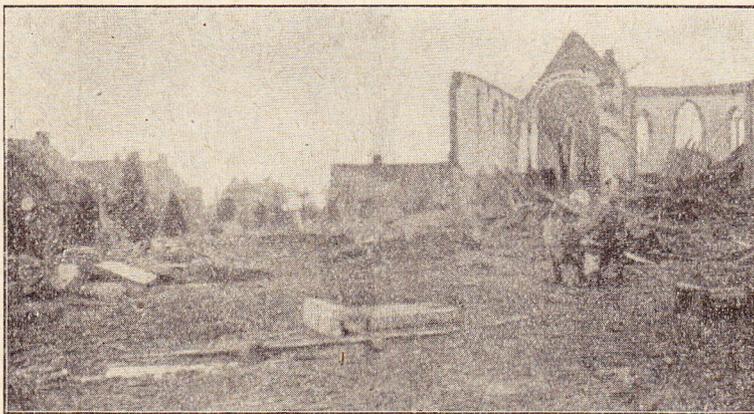
L'état-major du bataillon est au complet : le premier sergent, le caporal-clairon, huit coureurs, le sergent téléphoniste et ses huit hommes, les trois soldats chargés du maniement du parleur, le détachement du génie qui doit nous accompagner. L'officier d'artillerie et son sous-officier sont là également. « En avant! » Nous nous mettons en route, à la file indienne, le major et le commandant des mitrailleurs en tête.

Après quelques minutes de marche dans un terrain assez facile, nous arrivons à l'endroit où le poste de combat du bataillon doit s'installer en attendant l'heure de l'attaque.

Nos hommes s'asseyent ou se couchent. Ils se taisent. Le silence leur a été recommandé, car nous sommes tout au plus à trois cents mètres des avant-postes ennemis. Le moment est d'ailleurs solennel entre tous. Une légère angoisse serre la gorge des plus résolus ; encore quelques minutes de sécurité relative, puis il faudra se lever, courir face à l'ennemi, affronter ses tirs de barrage, ses balles, ses grenades et surtout le feu de ses multiples mitrailleuses.

Je m'éloigne pour parcourir le front des compagnies de tête, afin de voir si tout est en ordre. A l'horizon, au delà des lignes allemandes, vers l'est, vers le pays aimé qui souffre et attend, une lueur incertaine paraît : l'aube. Bientôt, il fera clair.

Le terrain d'où vont partir nos troupes et celui qu'elles doivent conquérir n'est pas trop dévasté : il y reste des haies, des arbres, des fossés. Dans nos lignes, derrière chaque haie, derrière chaque arbre, dans chaque fossé, des hommes armés, équipés pour l'assaut, attendent, muets et farouches. Je vois remuer des fusils, pointer des baïon-



Clercken lez Dixmude. Ruines.

La ville ! Ce n'est qu'un dédale de tranchées et un amas de gravats ; au milieu, la masse bétonnée de cette fameuse minoterie dont les Allemands avaient fait une forteresse, qui prenait d'enfilade toutes les positions belges de l'Yser et qu'on jugeait imprenable. Autour de nous, le désert. Déjà les cadavres allemands ont été enterrés ; ces ruines, qui furent enlevées de haute lutte, ont l'air des restes lamentables d'une ville préhistorique.

Et pas un soldat. A notre gauche, nous entendons encore les crépitements des mitrailleuses et les détonations spasmodiques des batteries ; ce sont quelques fermes voisines, derniers repaires des Allemands, qu'on enlève. Dans la cité même, plus rien. Déjà les vagues d'assaut l'ont dépassé. Les combats se sont reportés beaucoup plus loin en avant...

Malheureusement, il est impossible de rejoindre les premières lignes, les pistes sont encombrées de convois de ravitaillement, les champs de boue sont impraticables, et devant cette mer de vase et d'herbes folles, nous nous demandons comment il a été possible à une troupe de passer. Et pourtant elle a passé. L'artillerie a suivi l'infanterie, le ravitaillement a pu se frayer un passage au travers de ces marais.

On l'a dit bien des fois au temps où le soldat belge se contentait de veiller derrière l'inondation protectrice, le grand ennemi pour lui ce n'était pas l'Allemand, c'était l'eau ; jamais je n'en ai eu la sensation plus précise qu'aujourd'hui. Mais, cette fois, le soldat belge a vaincu l'eau aussi bien que l'Allemand : le marécage et l'inondation l'avaient protégé, au temps de la grande ruée allemande ; ni l'eau, ni l'inondation, ni le marécage n'ont pu protéger l'Allemand...

Dans les autres parties du front belge, l'effort n'a pas moins été difficile. Langemarck, Houthulst, Zonnebeek, que de fois ces noms sont revenus dans les communiqués anglais, français et belges ! L'ennemi qui sait de quel prix est pour lui la côte flamande n'avait rien négligé pour assurer la solidité des positions. Il y avait multiplié des tranchées, les abris bétonnés, les réseaux de fils de fer. La forêt d'Houthulst notamment avait été transformée en une véritable place d'armes contre laquelle les meilleures troupes anglaises s'étaient usées : aussi sa conquête accomplie en quelques heures peut-elle être considérée comme une grande victoire qui fait autant d'honneur à la science de l'état-major qu'au mordant du soldat belge.

Les conséquences de cette victoire sont incalculables. La fameuse position des crêtes de Flandres est maintenant aux mains des troupes du roi Albert. Tout le long de la ligne elles s'étaient trouvées jusqu'à présent dans une situation inférieure à celle de leurs adversaires ; c'était l'ennemi qui dis-

posait des vues et du terrain le plus favorable : les rôles dès à présent sont renversés. Mais c'est surtout au point de vue moral que les conséquences de cette première victoire belge paraissent importantes. L'armée de l'Yser souffrait du rôle ingrat auquel elle était réduite. Officiers et soldats lisaient avec envie les communiqués triomphants que de puis trois mois les alliés font paraître. Tous ils aspiraient à participer à la marche en avant dont la libération de la Belgique est le premier enjeu. Ils eussent souffert difficilement de ne pas être à l'avant-garde de ceux qui délivreront leur pays. Maintenant qu'ils ont frappé le premier coup, ils participeront avec d'autant plus d'entrain à la campagne décisive qui s'annonce. »

Enfin, l'offensive put être reprise.

Suivons d'abord le 5e de ligne, de Moorslede à Iseghem.

De Moorslede à Iseghem.

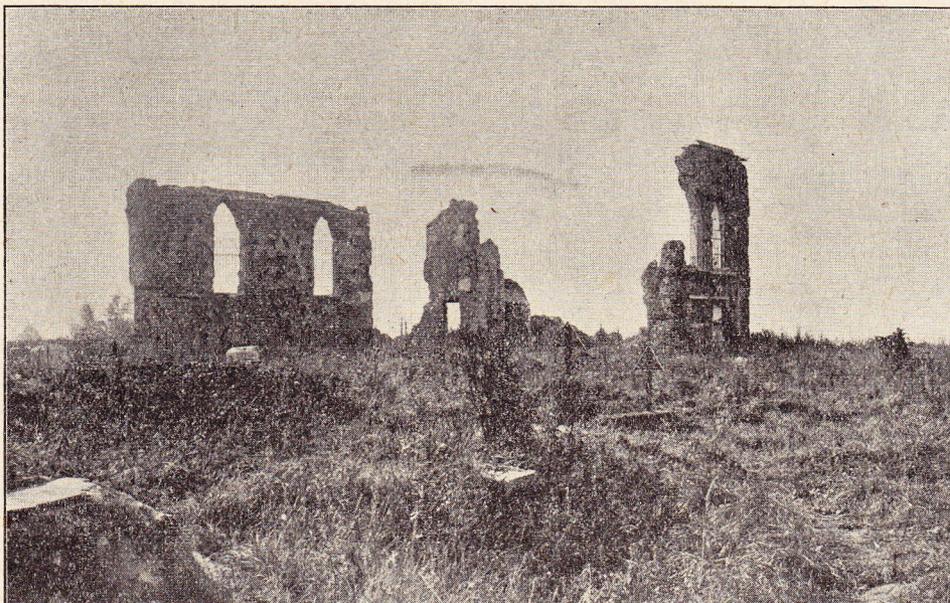
Le 14 octobre 1918, à 5 h. 35, le 5e de ligne, encadré à droite par le 15e de ligne, à gauche par le 1er carabiniers, partira à l'assaut de la « Flandernstellung », avec mission de s'en emparer et de marcher ensuite vers Iseghem. Le 1er bataillon (celui auquel nous appartenons) sera bataillon de première ligne. Le régiment prendra son dispositif d'assaut dans la seconde partie de la nuit du 13 au 14, à l'est de la route de Moorslede à Roulers.

Tels sont, en résumé, les ordres reçus dans la journée du 13.

Le 14 octobre. Il est 3 heures et demie. Nous avons passé la nuit dans un gros abri bétonné, de construction allemande, conquis par les chasseurs à pied dans les derniers jours de septembre, à l'issue de la première offensive belge, situé à quelque quatre cents mètres en deçà de la ligne extrême atteinte par nos troupes.

Depuis la veille au soir, l'état-major du régiment, l'état-major du 1er bataillon, les officiers et les délégués de l'artillerie chargés de soutenir l'attaque s'y sont trouvés serrés, s'occupant fiévreusement des derniers préparatifs. Les délégués et les coureurs se sont succédés, les ordres se sont croisés, les sonneries de téléphone se sont multipliées dans ce cube de béton exigu, encombré d'hommes, d'armes et de matériel, faiblement éclairé par des bougies fumeuses, rempli d'un air chaud, presque irrespirable.

J'ai passé là une veillée des armes dont le souvenir me restera à jamais gravé dans la mémoire. Je revois nettement dans la pénombre les visages résolus des chefs, les masques soucieux ou fatigués des hommes, debout, assis par terre ou sur des sièges de fortune, ou couchés à même le sol. Dans un coin, un soldat sommeille, harassé. Un autre



Ruines de l'Eglise.

nettes, reluire des mitrailleuses braquées vers l'ennemi. En silence, les soldats chargent leurs armes, vérifient leurs grenades.

Malgré la difficulté d'orientation et la connaissance imparfaite du terrain, les détachements sont bien en place. A leur demande, je donne à quelques gradés des renseignements sur les emplacements à occuper et la direction à suivre. Ils me regardent, approuvent d'un signe de tête : ils ont compris.

Je rencontre des camarades qui donnent des ordres à voix basse. Nous nous disons quelques mots brefs et nous nous serrons la main. N'est-ce pas un adieu que nous échangeons ?

Les hommes sont presque exténués par deux journées de dur combat à Dixmude, suivies de deux semaines de séjour aux tranchées, de plusieurs changements de secteur, de marches pénibles. Ont-ils dormi trois nuits entières depuis le 28 septembre ? Des pertes sérieuses subies à Dixmude, durant l'attaque meurtrière des tranchées ennemies situées au nord de la ville, et ici même, au cours de plusieurs bombardements violents, ont déjà éclairci leurs rangs. Ils ont eu faim et froid pendant d'interminables nuits et des jours maussades. Leurs yeux se sont fermés de fatigue pendant les longues veilles réitérées. Depuis quatre ans, ils ont subi toutes les misères physiques et leur âme simple d'ouvrier ou de paysan a souffert de toutes les souffrances.

On pourrait craindre qu'ils manquent aujourd'hui de décision et de bravoure. Trop fatigués, montreront-ils le courage, l'impétuosité voulue pour combattre et vaincre l'ennemi fort et bien armé, l'infanterie de la garde prussienne qui tient la Flandernstellung devant nous ? Cette crainte m'a effleuré : ils craignent certes pour leur vie, mais que d'énergie sur leurs faces, que l'aurore commence à éclairer. Ils me regardent, les yeux durs. Leur résolution est visible. Ils suivront leurs chefs. Et toute leur âme bonne, dévouée, patriote, sans même qu'ils le soupçonnent, se lit sur leur visage.

Le jour paraît. Les êtres et les choses prennent des contours plus nets. Le silence est complet. L'artillerie est muette de part et d'autre. On n'entend pas un coup de feu. Un léger brouillard ouate la terre. Il est 5 h. 15. Dans quelques minutes, les troupes passeront à l'attaque.

Je rejoins mon commandant de bataillon, en me hâtant à travers les herbes mouillées. Les hommes se sont agenouillés ou couchés, face à l'ennemi, leurs mains crispées sur leur fusil. Je rends rapidement compte de mes observations. Tout va bien. J'ai bon espoir.

Cinq h. 25. — 5 h. 28. — Encore quatre minutes. — 5 h. 30. — Encore deux minutes. Mon cœur bat plus vite. Une angoisse indéfinie m'étreint. 5 h. 31. — 5 h. 32.

Et soudain, en dix secondes, le feu de notre artillerie se déclenche, fantastique et admirable à la fois. Toute une ligne d'éclatements s'allume à 300 mètres de nous. Nous ne voyons plus devant nous qu'un rideau de flammes et de gerbes de terre. Obus et shrapnells passent en trombe au-dessus de nos têtes et vont éclater dans un fracas terrible. Les explosions se succèdent ininterrompues, alignées en un barrage serré, dans un tremblement continu de toute la terre. Les éclats et les débris nous sifflent aux oreilles, se croisent dans tous les sens, dans un nuage de terre, de feu et de fumée.

Nous sommes électrisés d'un seul coup !

5 h. 35 ! — En avant !

Les chefs entraînent leurs hommes dont les visages pâlis et crispés, les yeux sombres et profonds disent l'esprit farouche.

L'attaque est commencée. On nous a recommandé de coller au barrage dès le début et de le suivre aussi près que possible. C'est ce que toute la ligne d'attaque fait avec un ensemble magnifique. Je regarde à droite et à gauche. Aussi loin que ma vue peut porter, je vois des lignes d'hommes marcher, courir, s'arrêter, repartir.

Nous faisons ainsi une centaine de mètres. Le barrage avance. Nous le suivons à 100 mètres environ, dans une pluie d'éclats qui sifflent de toutes parts, les yeux aveuglés par les flammes, les tympans crevés par ce tonnerre.

Soudain, des explosions claquent derrière nous. Nous nous sommes trop avancés et les coups les plus courts de notre artillerie tombent dans nos rangs. Il faut s'arrêter au milieu de cet enfer et attendre que le tir nous dépasse.

Les hommes se jettent à terre. Sous le casque leurs yeux nous cherchent, nous observent. Nous sentons que quand il faudra repartir, ils le feront hardiment. Notre tir d'artillerie les a « enlevés ».

Des obus tombent très près de notre groupe, nous assourdissant de leur fracas et nous couvrant de terre. Hélas, plusieurs d'entre ceux qui nous avoisinent, atteints par des éclats, ne se relèveront plus. Je vois, à quelques mètres, le corps d'un soldat que je ne puis connaître, tellement sa face est noircie et brûlée par la poudre, se tordre lentement, puis se détendre. Ses yeux déjà vitreux nous fixent, puis s'éteignent...

Notre tir s'allonge. Nous reprenons notre progression, enjambant les trous d'obus, les fossés, les fils de fer, traversant les haïes, nous mouillant et nous déchirant, insensibles à tout.

Le barrage avance lentement, toujours aussi dense, aussi bruyant. Des arbres atteints par des obus s'abattent dans un craquement terrible. La terre fume, bouleversée. Le vacarme est tel que le major et moi ne parvenons presque pas à nous faire entendre. Nous sommes obligés de crier à tue-tête pour pouvoir nous comprendre. Les hommes nous précèdent et nous suivent, les mâchoires serrées, les yeux fous.

Jusqu'à ce moment, les Allemands n'ont pas donné signe de vie. Notre barrage les tient sans aucun doute terrés dans leurs abris. Mais, tout à coup, une fusée rouge à deux feux monte et s'épanouit dans le ciel déjà clair, droit devant nous, à une distance que je ne puis évaluer. De nombreuses autres lui succèdent, pressées et serrées. L'infanterie ennemie s'est rendu compte que nous ataquons et demande le tir de son artillerie. Mais nous ne nous en préoccupons guère, car nous sommes convaincus que le tir de barrage ennemi tombera loin derrière nous. Il en sera bien ainsi : les obus allemands passeront tantôt au-dessus de nos rangs et iront éclater à hauteur de notre ligne de départ.

Nous devons être à proximité des avant-postes ennemis et, cependant, nous n'avons encore espéré aucun coup de feu. Les Allemands seraient-ils en fuite? Non! Des coups de fusil partent soudain d'une ferme presque intacte devant laquelle nous nous trouvons. Puis, le crépitements d'une mitrailleuse se fait entendre, suivi d'une autre, de dix, de cent autres que nous percevons confusément dans le fracas de la canonnade. Les balles sifflent de tous côtés. Nous ne voyons rien. Nous avançons. Des hommes tombent. Nous avançons encore.

Dans le brouillard et la fumée, je vois près de moi des ombres précipitées en avant et qui roulent à terre, en silence. Nous resserrons les rangs, instinctivement, en avançant toujours. Un homme s'arrête, lâche son fusil, s'agenouille, puis tombe lentement en arrière, la face vers le ciel. Un autre, les yeux hagards, veut me parler, mais il ne peut proférer aucune parole : il s'affaisse avec une plainte d'enfant. Je reste insensible à ces horreurs. Je vis comme dans un rêve ; bien que mes sensations restent nettes et que mes observations demeurent logiques et suivies. En avant! Nous ne sommes plus loin de cet ennemi que nous devons vaincre.

Pendant trente secondes — un siècle! — le barrage s'efface devant nous sur une largeur d'une centaine de mètres ; les obus et les shrapnells éclatent encore de façon ininterrompue à droite et à gauche, mais aucun projectile ne s'interpose entre nos regards et le terrain qui se trouve en face de notre groupe. Enfin un obus, puis une série d'autres viennent refermer le rideau de feu dangereusement entr'ouvert.

Il est peut-être 5 h. 40. Tout cela s'est passé en quelques minutes.

Nous nous apercevons à ce moment que les compagnies de droite et de gauche ont trop appuyé latéralement. Il n'y a plus personne devant nous. La vague d'assaut s'est sectionnée en deux. L'état-major du bataillon est en toute première ligne, à

proximité immédiate de l'ennemi qui nous mitraille. Il n'y a pas à hésiter. Nous n'avons personne derrière nous, la compagnie de seconde ligne ayant suivi le mouvement des compagnies de tête. Nous devons nous-mêmes boucher la trouée qui s'est ouverte et balayer les résistances que nous rencontrerons.

Le major, suivi d'un groupe d'hommes, s'élance en avant, vers la droite de la ferme d'où les Allemands nous saluent de multiples coups de feu. Je rallie rapidement une dizaine d'hommes et nous courons de toutes nos forces vers la gauche de cette même ferme.

Un Allemand apparaît au coin d'un mur, dans la fumée. Il épaula son fusil et nous vise. Les balles passent trop haut. Mes hommes s'arrêtent et tirent. L'Allemand chancelle, s'effondre. Notre groupe reprend sa course, plein d'entrain, dans le tonnerre du canon et la grêle des balles. Notre horizon est toujours borné à une centaine de mètres par le barrage, tragique et formidable.

Nous courons toujours. Deux Allemands coiffés du casque nous apparaissent au détour d'une haie, dans le brouillard. Ils lèvent les bras, s'approchent, nous croisent, puis se mettent à courir éperdus, les bras toujours en l'air, vers l'arrière de nos lignes. Notre groupe a déjà trois ennemis à son actif! Les hommes qui m'accompagnent rient silencieusement, féroce.

Une autre ferme se dresse devant nous. Une mitrailleuse invisible nous égrène ses balles, qui sifflent rageusement autour de nous. Un de mes hommes s'abat, foudroyé, sans un cri. Mon voisin jure entre ses dents, un rictus de haine sur la face. Nous nous lançons à corps perdu vers une dépendance de la ferme, pour nous y abriter des balles meurtrières, et nous y arrivons essoufflés. Le dernier d'entre nous va arriver à l'abri du tas de décombres derrière lequel nous nous trouvons. Il rit nerveusement : il n'est plus qu'à quelques mètres du mur protecteur. Mais subitement, son rire se fige, s'éteint. Il porte ses mains à son côté gauche et s'abat en avant à deux pas de nous...

Il faut à tout prix, sans perdre de temps, s'emparer de cette maudite mitrailleuse et ses servants. Nous parvenons à situer exactement l'endroit d'où elle tire : un abri bétonné, recouvert de terre, construit dans la cour, et percé d'un créneau. Rapidement, je répartis les rôles. Nous nous dispersons et profitant d'un moment où la mitrailleuse est arrêtée, d'un bond, nous entourons l'abri. Je suis dans la cour de la ferme, sinistre, déserte, jonchée de débris de tuiles, de briques et de poutres. J'arrive près de la porte de l'abri. Un petit Anversois, calme et courageux, m'accompagne. Je rencontre son regard confiant et doux. Soudain, un Allemand de grande taille, aux cheveux roux, la tête coiffée d'un bonnet rond, surgit à l'entrée de l'abri, épaula son fusil, vise mon compagnon et tire. Le brave petit s'affaisse comme une masse. Je tire une balle de mon pistolet vers l'Allemand qui disparaît dans l'abri. Je dois l'avoir manqué. Le cœur serré, je m'efface derrière une charrette et regarde mes soldats. Deux d'entre eux sont parvenus à grimper sur l'abri. Je n'aperçois plus les autres. Tout à coup, le grand Allemand réapparaît et, rapidement, tire un nouveau coup de feu sur le malheureux petit blessé dont le corps tressaille à terre. Je pousse un cri de rage. Mes hommes ont vu cet acte affreux. Ils s'élancent vers l'abri en hurlant des imprécations.

En quelques secondes, deux grenades sont lancées à l'intérieur de l'abri par la porte ouverte et par le créneau de la mitrailleuse qui s'est remise à tirer. Le feu de la mitrailleuse cesse instantanément. Nous entendons des cris et des plaintes dans le bloc bétonné. Et, subitement, l'Allemand assassin apparaît à l'issue de l'abri. Il lève les bras et prononce « Kamarad, Messieurs. »



La Grand'Place de Clercken.

Un second Allemand sort de l'abri, il est suivi de dix ou douze autres. Tous lèvent les bras et tremblent de tous leurs membres. Nous les poussons vers l'arrière. Ils partent en courant affolés, lâches, balbutiant des excuses et des prières.

Nous nous apercevons à ce moment qu'une mitrailleuse tire d'un abri voisin. Les servants ne doivent pas nous avoir aperçus, car ils ne tirent pas vers nous. Mes hommes bondissent de ce côté, jettent un pétard par le créneau. Une douzaine de nouveaux prisonniers sortent de l'abri, aussi apeurés, aussi pleutres que les précédents. A coups de botte, mes hommes leur enseignent la direction à suivre.

Tout cette scène a pris au plus trois minutes. Le barrage nous a distancés. Il s'agit de le rejoindre. Nous repartons en courant. Des coups de feu partent à droite et à gauche. Des rafales de mitrailleuses nous prennent de flanc. Mais nous ne nous en soucions guère. La fièvre du combat a gagné tout le monde. Nous laissons à ceux qui nous suivent le soin de nettoyer les nids de résistance que nous dépassons et qui tirent vers nous, très mal d'ailleurs, dans le brouillard matinal. Leur champ de tir est du reste limité par de nombreuses haies et des rangées d'arbres.

Nous croisons en courant des Allemands qui se rendent et qui, tous, lèvent automatiquement les bras en nous apercevant. Nous rejoignons la vague de première ligne à hauteur de la route de Menin à Roulers. Les Allemands sont retranchés en force le long du chemin de fer et dans une malterie voisine. De nombreuses mitrailleuses balayent le terrain et s'efforcent d'enrayer notre avance. En deux minutes, de nombreux tués et blessés jonchent le sol. Nous nous jetons dans un fossé et avançons courbés, en nous dissimulant le plus possible, vers le remblai du chemin de fer d'où partent ces rafales meurtrières. Il faut passer coûte que coûte, sinon le succès de l'attaque sera sérieusement compromis.

Nous avançons. Des hommes tombent. Mon voisin, un petit caporal, me prend la main, murmure quelques paroles entre-coupées dont je ne parviens pas à comprendre le sens et tombe doucement sur les genoux. En avant ! Des essaims de balles passent à quelques centimètres au-dessus de nous et s'enfoncent dans la terre avec un bruit mat.

Un sergent, dont je ne connais pas le nom, et qui me précède, se dresse soudain de toute sa taille hors du fossé, puis fonce, tête baissée, dans un élan désespéré, vers les mitrailleurs ennemis. Je le vois s'arrêter après avoir parcouru dix mètres, porter la main à sa gorge, puis rouler sur le sol.

Je rallie de la voix les quelques hommes qui me restent. Nous enjambons, toujours courant, les corps de plusieurs tués et de blessés qui gémissent, le visage contre terre ou les yeux fixant le ciel.

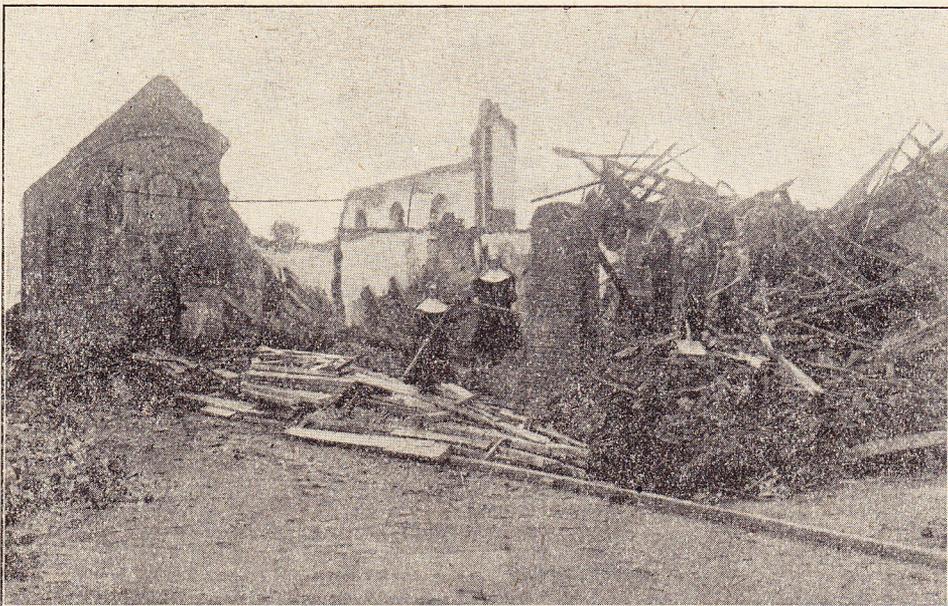
Nous approchons du remblai. Nous n'en sommes plus qu'à une trentaine de mètres. Mes hommes s'arrêtent, tirent, lancent leurs grenades. Les rafales de mitrailleuses diminuent d'intensité, puis cessent. Les mitrailleurs allemands, pris de peur en nous voyant si proches, affolés par nos allures de démons forcenés, abandonnent leurs pièces, s'enfuient ou se rendent. Il y a là une cinquantaine d'hommes que nous entourons...

Mais il ne faut pas s'arrêter. Notre barrage s'éloigne. En avant, toujours en avant !

Trois cents mètres plus loin, d'autres mitrailleuses commencent à tirer vers nous. Nous nous remettons à courir furieusement vers ce point. Un homme me crie soudain qu'il aperçoit deux canons derrière la haie, à côté des mitrailleuses. Ces canons, il nous les faut ! D'assaut, en dépit des pertes, la haie est débordée par les ailes, dépassée : Les canons et les mitrailleuses sont à nous avec leurs servants. Mes hommes brandissent leur fusil et crient : « Victoire ! »

Un officier allemand se dirige vers moi, suivi de ses hommes, et me salue, raide et compassé. Je lui tourne délibérément le dos et laisse à mes compagnons le soin de lui indiquer brièvement l'endroit où ils doivent se rendre, lui et ses subordonnés.

Nous reprenons notre course en avant. Nous ne sentons pas la fatigue. Les mitrailleuses ennemies se font plus rares. Nous devons avoir dépassé la ligne de résistance principale de l'ennemi. Nous courons toujours, dépassant des mitrailleuses abandonnées, enjambant des Allemands blessés ou tués par notre artillerie, nous emparant sans subir de pertes de mitrailleuses dont le tir est peu précis ou dont les servants sont découragés par notre rapide avance et par la cible ridiculement petite que



Ruines de l'Hôpital de Clercken.

nous leur offrons dans le demi-brouillard (nous sommes au plus quinze et nous courons à dix pas l'un de l'autre).

Notre course se précipite. Nous sommes isolés et de nombreux groupes d'ennemis résistent derrière nous. Mais qu'importe ? Notre avance facilitera à coup sûr la progression de ceux qui combattent à nos côtés et de ceux qui nous suivent, car nous jetons la surprise et la désorganisation dans les lignes ennemies. Les hommes approuvent ces explications que je leur donne rapidement. Ils sont endiablés !

Nous arrivons à une ferme. Quatre pièces d'artillerie sont abandonnées dans le verger. Tout le personnel de la batterie est réuni, désarmé, dans la cour de la ferme. En tout 60 à 70 hommes qui lèvent les bras avec ensemble dès qu'ils nous aperçoivent. Geste mécanique chez eux ! Ils partent en colonne par quatre vers l'endroit d'où nous venons, précédés de leurs deux officiers qui me saluent cérémonieusement. J'entends l'un d'eux, un capitaine, dire mélancoliquement à son compagnon, après avoir dénombré mes hommes du regard : « Nur zehn Männer ». Mes dix hommes, goguenards, regardent défilé leur prise.

Nous sommes donc dans la ligne des batteries. Les artilleurs ennemis se rendent sans opposer de résistance. Ils savent que l'infanterie qui les protégeait est annihilée et ils sont complètement découragés. Ils ne songent même pas à fuir, et le manque de chevaux les empêche de sauver leurs pièces.

Nous rencontrons, en sortant de la ferme, un sous-lieutenant avec quelques hommes, puis surviennent deux autres officiers avec 7 ou 8 hommes, tous de notre bataillon. Nous constituons ainsi un groupe sérieux. Enfiévrés, nous reprenons à toute allure notre progression.

Nous nous emparons de nouvelles pièces d'artillerie, de caissons, de mitrailleuses, de parcs de munitions et nous rencontrons de nombreux petits groupes d'artilleurs et de fantassins ennemis, sans cohésion, désarmés, qui ne nous offrent plus qu'une résistance relative.

Malgré nos efforts, notre tir d'artillerie nous a devancés d'un kilomètre. Il se rapproche du reste de la route d'Ouckene à Winkel-Saint-Eloi, limite du tir de barrage régulier. A partir de ce moment, l'artillerie n'interviendra plus qu'à la demande de

l'infanterie et après qu'elle aura reçu connaissance de sa situation exacte. Plusieurs mitrailleuses tirent encore très très loin derrière nous. Les 2e et 3e bataillons doivent tenter de s'en emparer.

Nous continuons à marcher. Essouffés, nous ne sommes plus à même de courir. Les Allemands se font plus rares, mais de nombreuses rafales de mitrailleuses viennent encore de notre gauche. Nous n'entendons, par contre, aucune mitrailleuse à notre droite. Il est probable que le 15e de ligne progresse à notre hauteur, mais que le 1er carabiniers n'a pu avancer aussi rapidement que nous. L'artillerie allemande est presque muette. Nous avons vraisemblablement dépassé la plupart des pièces de campagne.

De temps à autre, nous consultons nos cartes, car l'orientation est difficile. Nous suivons maintenant une voie de chemin de fer allemand à petit écartement, qui nous indique nettement la direction à suivre.

Il peut être 8 heures et demie lorsqu'un brouillard épais s'appesantit subitement sur le sol. Après quelques minutes, nous n'apercevons plus rien à dix mètres. Nous continuons cependant notre marche, en nous guidant par les appels d'homme. Mais après deux ou trois cents mètres, force nous est de faire halte. Nous ne savons plus si nous sommes soutenus à notre droite et nous sommes presque certains que nous avons dépassé de quinze cents mètres au moins les troupes belges qui attaquent à notre gauche. Notre détachement n'est pas suffisamment important pour avancer ainsi à l'aveuglette. Une embuscade tendue par un parti ennemi relativement fort ou une méprise entre Belges serait désastreuse. Nous décidons bien à regret d'attendre que le brouillard soit levé avant de reprendre la marche.

Quelques hommes nous rejoignent. Ils nous donnent des renseignements sur les pertes subies par leurs compagnies respectives. Elles sont, hélas ! fort lourdes.

Nous parvenons à nous mettre en liaison avec le 15e de ligne arrêté également par le brouillard, mais il nous est impossible d'obtenir des indications sur la situation à notre gauche.

Tout à coup, devant nous, dans l'épais brouillard, à 600 mètres au plus de l'endroit où nous sommes, une batterie de 77 — nous connaissons le calibre au son — commence à tirer vers l'arrière. S'il n'y



Fuite de l'ennemi devant un tank.

avait pas ce maudit brouillard, nous n'aurions qu'à courir en nous dispersant, à déborder les pièces et la batterie serait à nous. Mais dans cette épaisse brume, la chose est presque impossible. Nos hommes risqueraient de tirer les uns sur les autres. Que faire? Les pièces ennemies se taisent. Il est probable qu'elles s'éloignent.

Un quart d'heure après, vers 9 h. 30, le soleil perce très rapidement le brouillard. A ce moment, nous apercevons avec stupéfaction un vieil homme et une vieille femme qui arrivent vers nous, en poussant une vache devant eux. Nos hommes s'élançant vers eux comme des fous et entourent les vieillards qui, pleurant de joie et d'émotion, expliquent qu'ils ont fui de leur maison lorsque les Al-

lemans s'en sont sauvés, quelques minutes auparavant. Nos braves soldats exultent et ne se tiennent plus de joie quand ils apprennent que toutes les fermes et maisons que nous allons dépasser sont presque intactes et encore habitées.

Ils reprennent leur victorieuse avance. Trois des pièces qui tiraient peu auparavant sont parties. Une seule des quatre est restée en place. Les artilleurs se sont enfuis en hâte. De nombreux équipements abandonnés témoignent de leur empressement à déguerpir.

Nous apercevons les maisons et l'église d'Ouc-kene. Tout y paraît calme. Je distingue les vagues du 15^e de ligne qui progressent à notre droite, à la même hauteur que nous, et des groupes d'hommes

qui nous suivent. Rien n'est visible à notre gauche. Quelques rares coups de feu nous saluent de très loin.

Nous dépassons la route d'Ouckene à Winkel-St-Eloi. Le village d'Ouckene est certainement occupé par l'ennemi. Mais notre groupe est si peu important que nous ne pouvons avoir la prétention de nous en emparer. Nous pouvons, sans trop de risques, poursuivre notre avance en le laissant sur notre gauche. C'est ce que nous faisons.

Nous arrivons successivement devant plusieurs fermes dont les habitants sortent dès qu'ils nous aperçoivent. Leur joie ne connaît plus de bornes quand ils voient que nous sommes des Belges. Ils nous offrent du lait, du pain, des pommes. Mais nous ne pouvons nous attarder. En gourmandant quelque peu nos braves soldats, qui, d'ailleurs ne veulent pas être rejoints par le reste du régiment, nous parvenons à reformer nos quatre groupes et à nous remettre en marche.

Dé nouveau nous nous emparons de canons abandonnés, de mitrailleuses, de matériel divers et de quelques Allemands isolés et nous parvenons ainsi, toujours appuyés à notre droite par le 15^e de ligne, à une agglomération située à 800 ou 900 mètres sud-ouest d'Iseghem. Nous apercevons très bien toute la ville, complètement intacte.

Très loin derrière nous, deux ou trois mitrailleuses ennemies se font encore entendre. Nos hommes rient, heureux et fiers de les avoir dépassées de plusieurs kilomètres. Nous sommes, en effet, à près de 7 kilomètres de notre point de départ. Il est 11 heures environ. Vers Ouckene, dépassé d'environ 2 kilomètres, nous entendons tirer des pièces d'artillerie et des mitrailleuses. Ceux qui nous suivent attaquent le village.

Nous visitons l'agglomération où nous sommes arrivés. Le tir de notre artillerie n'a pas été jusque là. Les maisons sont intactes et habitées. Nous avons délivré plusieurs centaines de civils, dont la stupefaction et la joie font plaisir à voir. Ils nous offrent à boire et à manger. Ce ne sont que questions, exclamations, rires et embrassades. On se croirait aux grandes manœuvres !

L'attitude de l'ennemi reste passive, tant que nous restons dans le groupe des maisons. Mais dès que nous voulons en déboucher, nous sommes salués par une grêle de balles et par des salves de grenades à ailettes et d'obus, qui tombent tous heureusement à deux cents mètres en avant de nous. Les Allemands tiennent donc les lisières d'Iseghem. Ils se sont arrêtés dans leur fuite ou ont fait intervenir des troupes de renfort soutenues par de l'artillerie.

Notre propre artillerie s'est tue depuis longtemps. Elle est loin de nous. Nous ne sommes qu'une quarantaine. Nous ne pouvons attaquer cet ennemi retranché et sérieusement armé, sans préparation d'artillerie. Nous devons attendre. A notre droite, le 15^e de ligne est également arrêté. Le restant de notre régiment n'est pas encore visible. Les nombreux nids de résistance que nous avons laissés derrière nous et le village d'Ouckene doivent l'avoir fortement retardé.

A notre gauche, c'est le désert. Des mitrailleuses invisibles placées très loin de nous tirent dans notre direction. Les balles passent très haut au-dessus de nos têtes. Nos hommes rient. Ils en ont vu bien d'autres ce matin !

Les carabiniers doivent avoir rencontré une très forte résistance et s'arrêter. Nous devons être complètement « en flèche ».

Ce fait ne manque pas de nous inquiéter. Bien que le major ait échelonné des mitrailleuses et des groupes d'infanterie en arrière de notre gauche, une contre-attaque de l'ennemi lancée dans cette trouée nous mettrait en bien dangereuse posture. Mais cette crainte ne dure pas. Un homme qui observe notre flanc gauche crie soudain que l'ennemi bat en retraite. Nous nous précipitons. C'est

exact. A quelque huit cents à mille mètres de nous, nous apercevons de petits groupes d'Allemands qui se hâtent vers Iseghem, puis des pièces d'artillerie attelées, puis de nouveaux groupes d'hommes. Deux cavaliers se dirigent au galop dans notre direction. Une salve abat hommes et chevaux. Une autre salve abat plusieurs chevaux des pièces et met les artilleurs allemands en fuite. Les fantassins ennemis s'éparpillent en désordre.

Nous pouvons être fiers et heureux de notre rapide et importante avance, puisqu'elle provoque le recul forcé des troupes qui tiennent nos voisins de gauche en échec.

Devant nous, l'ennemi a cessé son tir. Dans le ciel apparaissent plusieurs avions allemands volant très bas. Ils passent au-dessus de nous et nous mitraillent. Nous voyons très bien les croix noires sur les ailes et le fuselage, les bustes des aviateurs et les mitrailleuses qui tirent vers nous. Personne n'est touché. Les avions s'éloignent vers Ouckene, poursuivis par nos coups de feu.

Enfin nous apercevons derrière nous des hommes qui s'approchent; ce qui reste des trois bataillons nous rejoint, après avoir complètement nettoyé le terrain. L'ennemi peut maintenant exécuter un retour offensif. Il sera bien reçu !

Je revois mon commandant de bataillon avec un réel plaisir. Lui aussi est indemne. Les hommes qui l'ont accompagné me vantent son héroïque conduite. Chacun raconte ses exploits et je m'aperçois que, sauf quelques variantes, tous les groupes qui sont arrivés à l'objectif final ont agi comme le mien. Tout le monde s'est bien conduit, en dépit des lourdes pertes. Le régiment s'est emparé de 1,200 à 1,500 prisonniers, d'une vingtaine de canons et d'une quarantaine de mitrailleuses; il a progressé de 7 kilomètres et facilité la progression des carabiniers; il a défilé les régiments de la garde prussienne.

Tous rient, s'exclament, se perdent en discussions et explications interminables. Puis les unités (ce qui en reste) se reforment et on commence l'organisation de la position conquise.

Je regarde Iseghem dont les toits de tuiles rouges sont illuminés de soleil. Les Allemands tiennent encore la ville, occupent encore ces maisons. Mais bientôt, quand notre artillerie se sera rapprochée et pourra nous appuyer de son feu, nous y entrerons, de nouveau victorieux !

Lieutenant A. P.

* * *

Le lieutenant A. P. a donc dépeint avec beaucoup de précision et de sentiment, la marche de l'avant garde. Les troupes avancèrent avec impétuosité, mais elles subirent des pertes sanglantes, en certains endroits.

Moorslede, Saint Pierre, Ouckene sont des noms auxquels s'attachent de sanglants souvenirs.

Moorslede était délivré, mais qu'en subsistait-il encore !

La commune sœur, Passchendale avait encore plus souffert, elle avait totalement disparu.

Nous avons déjà plusieurs fois entendu prononcer le nom d'Ouckene. C'est un humble petit village à côté de Rumbeke, en dehors des grandes routes, donc peu connu et peu visité.

Maintenant ce nom serait reproduit sur des croix et des images funèbres parce que beaucoup de nos soldats y périrent lors de la conquête de la « Flandern Stellung ».

Nos troupes entrèrent donc ici dans la zone encore habitée et nous avons déjà appris la joie des habitants délivrés. Mais un nuage assombrit ce retour : d'abord l'offensive coûta beaucoup de vies humaines et ensuite régnait dans le pays, de même que dans les pays voisins, la maladie funeste que l'on appelait la grippe espagnole. En quelques

jours elle emporta des hommes vigoureux et robustes. Elle tomba sournoisement sur la population, mina rapidement les constitutions et enleva dans certaines familles deux, trois ou même plusieurs membres. Nous avons connu tel ménage où elle terrassa le père, la mère et un fils. Parmi les troupes, la grippe exerçait aussi de grands ravages.

A Courtrai les Allemands se préparèrent à la retraite et ils firent sauter les ponts. Par suite de la destruction de celui de la Lys, la ville était séparée de son cimetière. On fut forcé d'enterrer les morts dans les jardins. Par ailleurs on ne possédait plus de chevaux ; c'est ainsi qu'à Gand on vit des hommes de bonne volonté porter les morts au cimetière. A Bruges, on enregistra un certain soir d'octobre le centième décès de ce jour. (Exclusivement des civils). Souvent la maladie présentait les caractéristiques, de la peste pulmonaire.

Tout cela jeta donc une ombre sur les journées de la délivrance.

* * *

Nous avons dit plus haut que les événements autour de Torhout devaient décider du sort des Allemands à la côte.

Il en était ainsi également pour ceux qui se trouvaient à Lille, Roubaix et Tourcoing.

Il est donc nécessaire de tracer le plan de la seconde offensive.

Après la bataille du 28 septembre les armées occupèrent en Flandre la ligne suivante: Nieupoort, Dixmude, Zarren, West-Roozebeke, Dadizeele, Geluwe, Comines, devant Armentières jusque Lens.

Foch avait insisté aux fins de reprendre les attaques, le plus tôt possible. Au nord se trouvèrent les Belges (général Biebuyck), ayant Torhout comme premier objectif; puis les Français du général Degoutte (70^{me}, 77^{me}, 5^{me} et 41^{me} divisions, des généraux Nudant et Massenot). Ceux-ci avaient à se diriger entre Lichtervelde et Roulers, dans la direction de Tielt; puis de nouveau trois divisions belges, ayant à s'avancer vers la Lys et se joignant à la deuxième armée anglaise de Plumer; celle-ci devait s'emparer de Courtrai.

Si on pouvait alors progresser dans la direction de Gand, les Allemands devaient se trouver menacés tant au nord sur la cote qu'au sud près de Lille et se verraient forcés de reculer des deux côtés.

A 8 heures, les Français s'emparèrent d'Handzame, d'Hoogdele, et du Fort, un faubourg de Roulers. Les Belges avaient déjà pénétré dans la dernière ville, mais ils n'avaient pas pu s'y maintenir. Quelques-uns furent faits prisonniers et les autres ne parvinrent à s'échapper qu'après une lutte acharnée. Mais le sort de Roulers était décidé. Après avoir brisé la résistance opiniâtre des Allemands, les Français entrèrent dans la ville. L'occupant avait fait sauter les carrefours. De nombreuses maisons étaient en flammes: d'importants dépôts avaient été détruits.

Nous savons déjà que les Allemands avaient pillé non seulement les fabriques, mais aussi les maisons particulières. Roulers ressemblait à un squelette. Il restait encore un millier de civils dans la ville, qui s'était tenus cachés malgré la défense des Allemands. Ils sortirent maintenant de leurs cachettes et acclamèrent frénétiquement leurs libérateurs. Il apparut même des drapeaux tricolores, qui flottèrent gaiement aux façades. Des correspondants étrangers annoncèrent que Roulers était quasi intacte.

Roulers n'avait évidemment pas subi le sort d'Ypres ou de Dixmude.

Mais intacte ! A. Hans décrit, dans « Roulers pendant la guerre » en quel état il trouva la ville :

« Le soir était tombé lorsque j'atteignis Roulers. Quelle entrée... La lune versait ses rayons d'argent sur la contrée... Près de Tassche j'avais aperçu deux croix, l'une d'un Français, l'autre d'un Allemand... Des tombes datant d'octobre 1914.

J'arrivai aux premières maisons de la ville. Les rayons de la lune passaient à travers ces bâtiments. J'y vis des rangées de squelettes... Il en fut de même partout... Des ruines... Des murs avec des ouvertures grimaçantes... Des soldats Français parcouraient la rue de l'Est... Il y avait des noirs parmi eux...

Un de ces derniers me demanda quelque chose... Il répéta le mot quatre, cinq fois. Enfin je le compris.

Kajafas !

Il devait se rendre à Kajafas... un hameau tout près de Rumbekke, vers où j'avais si souvent, étant enfant, dirigé mes promenades. J'y portai parfois une horloge ou une montre, car il habitait là-bas un horloger flamand vieux style. Il me semblait que que je revis les poiriers autour de sa maisonnette. Combien il est vrai que l'on peut parfois se rappeler certaines visions de son jeune âge... et cela par un fils de l'Afrique encore bien!...

Le lendemain, je pus mieux à mon aise parcourir la ville. Je visitai d'abord quelques fabriques. D'immenses salles vides!

Machines à filer, métiers à tisser, rouages, courroies de transmission, chaudières à vapeur, tout avait disparu, volé ou détruit. Dans toutes les rues plus rien que des squelettes de maisons. Par-ci par-là, dans les bâtiments les moins endommagés, des soldats s'étaient installés qui avaient fermé les fenêtres à l'aide de planches.

Les rues étaient encore remplies de blocs de pierres de débris et d'ordures.

L'église Notre-Dame était sérieusement endommagée. La tour Saint-Michel se dressait encore fièrement au-dessus des toitures, mais le temple même avait beaucoup souffert. La plupart des chaises avaient disparu. Dans la tour, je vis l'ouverture par où on avait enlevé les cloches.

Le séminaire, l'arsenal, la gare, les écoles, l'usine à gaz, tout était abîmé, tout était démantibulé... Le canal n'était plus navigable.

Pauvre, pauvre Roulers, jadis appelée l'Anvers des Flandres ! N'importe par où je dirigeais mes pas, en Espagne, près du Fort, à la Chapelle de la Fièvre, près du Cavalier, près du « Hof van 't Henneken, toujours et partout je ne rencontrais que des murs nus et branlants comme s'ils vacillaient sous le poids de leur toit éventré et détrempé par les pluies!...

* * *

L'offensive se poursuivit.

Dix mille prisonniers avaient déjà été dirigés vers l'arrière pour être internés dans le camp d'Houtem qui fut bientôt bondé. Les Allemands s'y trouveraient entassés. Près de Torhout, les Belges s'emparèrent de Wynendale. Les Allemands s'y défendirent, munis d'innombrables mitrailleuses, entre le château, la drève et la ville qui était encore entièrement habitée. Les vaincus y avaient évidemment aussi déporté les hommes valides. Mais beaucoup de ces derniers s'étaient cachés dans la ville même et dans les environs. Les obus détruisirent encore plusieurs habitations. Les habitants effrayés, mais confiants s'étaient réfugiés dans les caves. Ils savaient que les libérateurs étaient en route. Soudain ils entendirent une formidable explosion, telle un soupir immense, comme si toute la ville de Torhout sanglotait. Rien d'étonnant d'ailleurs ; l'occupant n'avait pas eu honte de faire sauter la vieille tour romane qui s'effondra soudain, faisant trembler toute la ville ; il n'en resta qu'un tas difforme de



Le personnel allemand du bureau des passe-ports à Bruxelles.

ruines devant l'église meurtrie. Les Français marchèrent sur Lichtervelde. La journée du 16 se leva.

Les Belges se ruèrent en avant brûlant d'impatience. Car ils étaient sur le point de délivrer encore des milliers de compatriotes. Beaucoup d'entre eux savaient que les leurs se trouvaient dans la ville et ils assistèrent à des scènes émouvantes.

Les Belges voulurent avancer toujours. Ils entrèrent dans Torhout. Des civils les avertirent de la présence d'Allemands dans l'école normale. Quelques téméraires ne prirent garde à cet avertissement et tombèrent sous les balles meurtrières, tirées du bâtiment occupé.

Mais Torhout était en nos mains et se remplit de cris d'allégresse. Sur les murs apparut un souhait de bien venue.

Le général Degoutte atteignit Ardoie, à plus de 5 kilomètres au-dessus de Roulers, sur le chemin de fer de Gand. Les Allemands y avaient également fait sauter la tour ainsi qu'à Lichtervelde, à Beveren et ailleurs encore.

L'offensive se poursuivait donc victorieusement.

Le G. Q. G., avec Sixt von Arnim avait fui de Tielt à Gand. En mars, il avait quitté la petite ville pour aller se fixer à Roubaix. Puis il s'était retiré à Courtrai pour revenir s'établir à Tielt où il avait trouvé encore le moyen d'imposer de gros achats de meubles à la municipalité. Maintenant il s'était enfui à Gand. Les arrières-gardes des troupes y détruisirent aussi les carrefours. Tielt devait aussi être défendue. Il y eut un bombardement qui coûta encore la vie à quelques habitants : beaucoup de

civils partirent pour quelque temps à Gand ou ailleurs.

Le 16, Plumer s'empara de Menin et de Courtrai.

Les Allemands étaient forcés d'abandonner la côte.

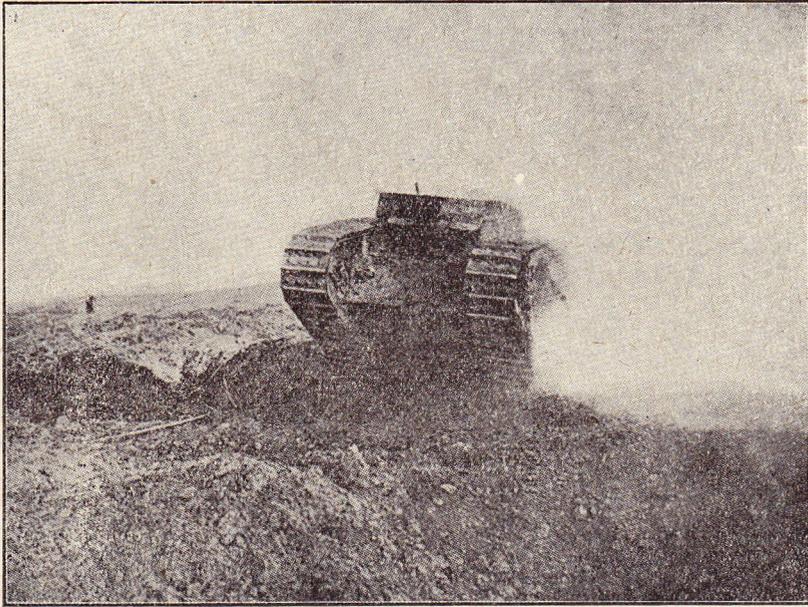
Un tank en combat.

Il est certain que les chars d'assauts ont contribué pour une grande partie à la victoire des alliés.

Le lecteur lira donc avec intérêt le récit d'un assaut de tank. Alors il comprendra mieux tout l'héroïsme sublime des conducteurs, qui partaient avec la certitude de ne pas en revenir vivants.

L'armée du général Anthoine a pour mission de s'emparer de l'ensemble des mouvements de terrain au nord de Prosnès. Ils forment ce qu'on appelle le massif de Monroville qui domine de cent à cent cinquante mètres le terrain environnant. En effet, en consultant nos cartes nous voyons que la chaussée romaine est cotée d'altitude environ cent mètres et que le mamelon le plus élevé, le Mont-Haut, est marqué de la cote 257, tandis que les autres sommets dénommés Mont Cornillet, Mont Blond, Mont Sans-Nom, le Casque et le Téton sont d'altitude moyenne de deux cents à deux cent-vingt mètres.

L'objectif des troupes que nous accompagnons sera la prise du massif le plus à l'ouest, d'où dévalent des bois vers la route allant de la Chaussée Romaine au village de Nauroy et que domine le Mont



Un tank.

Cornillet. Notre groupe doit rester en réserve durant la première phase de l'attaque. Nous ne nous engagerons que pour contribuer à l'enlèvement du deuxième objectif : l'espace de plateau qui, prenant origine au Mont Cornillet, descend en pente douce vers Nauroy ; enfin, si un grand succès se dessine, nous devons pousser à travers le bois Malval jusqu'à la Suipe. Sur cette rivière se fera la jonction de notre armée avec le groupe qui attaque du côté de Reims, depuis cette nuit, donc avec un jour d'avance sur notre offensive.

Voilà que dans la journée l'artillerie se met à tonner avec une violence inusitée. Les grosses pièces de 320 et de 400 donnent à pleine gueule, et nous, qui réclamions, entendons un beau concert ! D'autant que les Allemands ripostent ferme.

Il est déjà dix-huit heures, nous jetons un dernier coup d'œil à nos chars, une dernière recommandation à nos équipages et notre groupe se met en route sous la protection de la nuit tombante. Nous avons à effectuer un parcours d'une dizaine de kilomètres pour parvenir à notre position de départ, le Bois des Cuisines, au pied même du Cornillet.

Dans l'ordre de marche, je me trouve le deuxième du groupe, suivant de près notre char de tête où le capitaine Calmels a planté son fanion vert : nous devons, par Prosnès, gagner la grande Chaussée Romaine qui conduit de Reims à Châlons.

Un grincement se produit soudain : allons, bon, une panne ! Qu'y a-t-il ? Mon mécanicien s'agite, l'équipage questionne : est-ce la pluie qui commence à tomber, si froide, qui cause ce maudit accroc ? Lorsque je cherche à surveiller par ma fente de visée le char du capitaine Calmels qui me précède, la nuit s'est assombrie... Voilà enfin mon char qui repart, mais je n'aperçois plus rien devant moi... que du noir.

Je fais descendre le brigadier Peyraud, mon sous-chef de char, il cherchera sur le sol les traces de l'autre, appareil, qui ne doit d'ailleurs guère être bien loin, et me servira de guide. Il ne s'agit pas de manquer au rendez-vous ! Et les autres qui me suivent !

Jamais trajet ne m'a paru si long et si pénible : la route est fortement en dos d'âne pour faciliter l'écoulement des eaux, aussi mon char, constamment comme à flanc de coteau, a une insupportable tendance à descendre vers les bas-côtés de la route, tantôt à droite, tantôt à gauche : sans cesse je suis obligé de redresser ma direction.

Enfin j'entrevois une masse à travers l'obscurité et le voile de gouttes de pluie qui descend constamment devant mes yeux. De temps en temps des fusées éclairantes montent dans le ciel, vers le nord, et m'éblouissent de leur vive clarté..., la prochaine me permettra de distinguer mieux. J'ai fait environ deux kilomètres, ai-je pu enfin rattraper le chef de groupe ? Pas du tout, c'est un convoi de camions automobiles, naturellement arrêté au beau milieu de la chaussée. Malgré les cris de mon brigadier, mes ordres, les chauffeurs ne mettent aucun empressement à se ranger et nous laissent la route libre.

Aux grands maux les grands remèdes : je fais progresser quelque peu mon char et les menace, s'ils ne se rangent immédiatement, de les écraser tous, autos et conducteurs, comme de vulgaires punaises... Joignant le geste à la parole, mon canon bousculé déjà l'auto de tête. Décidément le geste vaut mieux, car aussitôt, avec un ensemble admirable — qui m'eût fait sourire si je n'avais été furieux du temps encore perdu et de cette mauvaise volonté — les chauffeurs se précipitent à leurs volants, font démarrer leurs voitures et s'empressent à qui mieux mieux de prendre le large pour disparaître dans la nuit.

J'aperçois le village de Prosnès, masse informe dans l'obscurité : nous approchons des bois... Après l'avoir dépassé, on rencontre la chaussée romaine par laquelle je dois marcher vers l'ouest... Quoi encore ? Mon brigadier pousse un léger cri : j'ai vaguement aperçu comme allongée à terre une masse sombre sur laquelle je commence à passer sans ombre de résistance. J'arrête aussitôt, inquiet. Une fusée éclairante monte au-dessus des lignes et que vois-je ?... Une prolonge d'artillerie broyée par un obus ! Chevaux et conducteurs gisent étendus les uns sur les autres dans un horrible amalgame de sang et de boue. Je redresse vivement mon char à droite ; la chenille de gauche, coupant les cadavres de sa masse formidable, vient de travers dans le groupe infortuné un sinistre sillon rouge, passant inexorable sur les chairs broyées, aplaties ! Le cœur me pince. Je réagis et repars en détournant la tête tandis que des pensées pitoyables traversent mon esprit, puis disparaissent peu à peu semblables à la marque sanglante que doit imprimer en ce moment ma chenille, à son passage sur le sol... et qui va en s'effaçant.



La cloche avertissant contre le gaz asphyxiant.

Maintenant j'ai rejoint la chaussée et longe les bois. Des batteries de 75, qui tirent à toute volée par-dessus notre tête, m'assourdissent de leurs claquements secs et m'aveuglent de leurs éclairs rougeoyants. De l'autre côté, ce sont les fusées lumineuses qui maintenant déchirent sans relâche l'obscurité et m'éclairent, par à-coups, de lueurs blafardes qui me laissent ensuite dans des ténèbres d'encre. J'approche d'un ponceau entrevu durant un de ces éclairs, il est établi sur une tranchée de soutien qui coupe la route. Brusquement une voix

bien connue hèle dans la nuit et me fait arrêter net, la marche.

« Vous voilà, Fourier ?

— Oui, mon capitaine ! »

C'est en effet le capitaine Calmels venu au devant de nous. Je vous avoue éprouver un soulagement. Quel lourd fardeau il m'enlève des épaules, avec la responsabilité de cette marche !

« Tournez vers la gauche... Dirigez-vous sur les arbres. »

Mon char sort de la route et vire dans un champ semé de larges taches d'ombre, qui sont des trous d'obus. Il avance prudemment et vient se ranger derrière une ligne d'arbres que j'aperçois confusément devant moi. Une masse sombre est déjà là, arrêtée. A ses contours, quoique vagues, je reconnaissais un Saint-Chamond. C'est le char du capitaine. Je suis donc arrivé !

Ma montre marque minuit. La tension d'esprit de cette marche m'a fourbu. La pluie tombe à torrents maintenant et, par les fentes d'aération, pénètre dans le char. La trépidation du moteur m'a moulu. Je me roule dans mon manteau, enfonce mon béret sur les oreilles, cale ma tête sur la froide cuirasse du capot de conduite et, malgré les fusées, malgré le canon, je m'enfonce dans un sommeil béat, sous le tintamarre infernal des hommes et le déluge du ciel.

Brr... J'ai une rigole dans le cou... Ma montre marque deux heures moins dix : je me réveille

« Transi, perclus, immobile, rendu... »

Ajoutez : trempé ! Je m'écire. Mes hommes dorment encore, lourdement. Je descends de « Toinon » pour aller voir ce qui se passe au dehors, et ce que sont devenus les camarades.

Durant mon sommeil, tous les appareils du groupe sont arrivés et j'admire l'effort de volonté qu'il a fallu déployer pour un tel résultat. Le char du capitaine Bruneau, commandant la quatrième batterie, a rompu une chenille, juste au dernier virage, et finit de réparer.

— « Il vaut mieux que ce soit maintenant que tout à l'heure ! », murmure-t-il simplement.

En route, l'adjudant Moreau découvre une fuite au carter de son moteur ; il épuise toutes ses réserves d'huile, mais arrive. Bravement il vient d'entreprendre le démontage pour faire une réparation de fortune qui lui permettra, tant bien que mal, de marcher.

Une avalanche de juréments, c'est le sous-lieutenant Lhermitte qui retend une chenille de son char : quelques mètres avant le village de Prosnès, son appareil, soudain, s'est effondré dans un vaste trou d'obus mal comblé. Heureusement, à proximité, venait le char-caisson de notre officier mécanicien, le sous-lieutenant Debenne, qui l'en a extrait en le remorquant de son câble d'acier.

Pendant ce temps le capitaine Calmels cherche de tous côtés, presque à tâtons, dans l'obscurité, un dépôt d'essence que, prévoyant, il a fait installer la veille dans ces parages. Enfin il l'a découvert et un agent de liaison vient prévenir les chefs de char d'envoyer immédiatement leurs équipages, à cette précieuse réserve, chercher des bidons et faire au plus vite « le plein » dans leurs réservoirs. Pour laisser dormir encore un peu mes hommes, je m'y rends avec le brigadier Peyraud.

Au moment où nous arrivons au dépôt, un sifflement, l'air se déchire brusquement en un éclair rouge ; le mécanicien du capitaine Bruneau s'effondre à mes côtés : un stupide obus vient d'éclater près du groupe de ravitailleurs. Le malheureux mécanicien est atteint au cou par un éclat. Je m'occupe de son transport au poste de secours, puis reviens à mon char. Depuis un moment une pensée persistante me préoccupe : la pluie tombe toujours, le terrain mou se détrempe de plus en plus en une boue gluante, comment allons-nous évoluer là-dessus tout à l'heure ?

Brusquement une fusée-signal monte dans le ciel qui pâlit, elle éclate, verte. Une seconde s'élanche, rouge. C'est de la tranchée boche. Quelle signification ? Mais voici que de toute la position ennemie s'envolent les mêmes signaux, un embrasement ! Demande de tir de barrage, évidemment ; l'attaque est donc déclenchée ?... « Ils » sont partis !

Et dans l'aube naissante, avec quelle émotion voyons-nous, encore sombres dans le lointain, les petites capotes bleues, en vague d'assaut, gravir les flancs détrempés du mont Cornillet : sa cime,

nouvel Olympe, s'empanache de multiples éclatements. Nous sommes tous là, le regard accroché. L'instant est poignant. Bien alignés tout à l'heure les petits points s'échelonnent, se groupent, avancent en zig-zag. Sur certains endroits ils s'entassent, s'amoncellent sans avancer, butés sans doute contre quelque obstacle invisible pour nous, mais où nous craignons de deviner quelque maudit réseau de fil de fer intact. Ah ! si nous étions près d'eux, pour leur frayer la route !

Voyez donc là-bas, sur le côté, ils dessinent une pointe, elle s'allonge, s'allonge et semble vouloir atteindre le sommet de la montagne. Bravo les fantassins ! La canonnade fait rage de tous côtés. Nous entendons, par à-coups, le répétitivement déchirant des mitrailleuses qui la domine. Des lignes de points sombres s'abattent sous la mitraille, mais les autres montent, montent toujours, farouches !

Quelle émotion nous étirent à ce spectacle unique, plus d'un se sent les yeux humides... Soudain, une flambée jaillit près de nous, en avant, de l'autre côté de la chaussée. Un Schneider (1) du groupe voisin, arrivé en même temps que nous, vient d'être atteint par un obus, il brûle tel une torche immense. Des colonnes de feu, hautes comme des maisons, illuminent d'une rouge clarté les arbres squelettiques, déchiquetés par les obus. Des ombres s'agitent tout autour, des hommes tentent d'ouvrir la porte du char... C'est une vision dans laquelle en cette aube blafarde.

Au début de l'artillerie d'assaut, en effet, les chars Schneider avaient leur réservoir à essence surélevé à l'avant de l'appareil et non blindé : il flambait à la première occasion. On devait modifier bientôt cette disposition défectueuse.

Un jour pâle se lève dans le ciel gris : le froid pince ferme. Trois batteries de 75, devant nous, tirent de toute leur vitesse. Nous voyons le tube des canons reculer sur l'affût immobile et, sans perdre de temps, le servant introduire l'obus tandis que le frein hydropneumatique le ramène déjà en batterie : à ce moment précis le nouveau coup part. Un peu en arrière, dans un coin d'abri, le déboucheur, accroupi, perfore deux obus à la fois en frappant sur les deux tiges latérales du débouchoir double. Je souris involontairement à son geste automatique qui répète celui du lapin à tambour de notre enfance, et, dans l'orage grondant, cette idée me poursuit et m'amuse.

Mais voilà que des boyaux devant nous débouchent de toute la vitesse de leurs jambes des êtres innombrables. Ce sont les premiers prisonniers boches, blancs de craie, aux capotes « feldgrau — couleur de pré ! » maculées de boue et de sang. Ils courent affolés, et sur leurs faces d'épouvante, au milieu de cet ouragan ne se lit qu'une seule pensée, fuir : fuir cette affreuse baïonnette à l'éclair menaçant, fuir ces terribles grenades aux éclats perforants, fuir ce déluge dévastateur d'acier et de plomb. Echappés par miracle à nos fantassins rendus terribles par leur résistance acharnée et surtout par leurs trahisons coutumières, ils courent plus vite, toujours plus vite.

Devant nos chars, ils lèvent des bras à demi-ployés de fatigue, en suppliant. Un masque de terreur s'applique sur leurs faces blêmes ravagées déjà de fatigue et d'émotions. Quelques-uns tombent à genoux : fuir l'enfer et tomber sur ces machines diaboliques ! Ils estiment bien cette fois-ci leur dernière heure arrivée. De fait, surexcités par la vue de nos courageux fantassins qui, là-bas luttent et grimpent toujours, par l'explosion de nos chars où ont dû être brûlés vifs des camarades, nos hommes manquent de peu de mettre à mal ces Boches. Heureusement nos chasseurs d'accompagnement, plus habitués à de telles circonstances,

(1) Deux groupes de Schneider, le 1er et le 10me, étaient au nord de la route de Reims, donc entre le Mont Cornillet et le groupe Saint-Chamond.



Un aveugle de guerre.

groupent ces loques humaines et les dirigent, non sans quelques bourrades, sur un poste d'évacuation voisin.

Une rafale de neige balaye notre position. Nos blessés commencent à arriver. Ce sont des fantasmes du 83^e d'infanterie. On les entoure, les interroge : la tâche est dure, la résistance acharnée. Un bataillon est bien arrivé au sommet du Cornillet, — celui, sans doute, que nous voyions tout à l'heure si ardemment grimper, — mais, fauché par les mitrailleuses intactes, il n'a pu résister à une violente contre-attaque. L'un des blessés le bras en écharpe et des taches de sang au front nous crie au passage :

« Les Boches tiennent encore au bois de la Grille, mais nous attaquons ferme à la grenade. »

Un lieutenant, la vareuse en désordre, sans cas-

que, blessé à la poitrine s'avance lentement vers notre groupe :

« Ah ! si vous aviez au moins été avec nous ; toujours des réseaux intacts ! On serait déjà loin, tandis que maintenant on se massacre sur place. »

— Y a pas moyen de déboucher, crie un caporal à l'œil vif, auquel son fusil sert de béquille et qui se repose un instant. Y a plein de mitrailleuses, rien à faire contre ces sacrés outils.

— Les Boches savaient certainement qu'on allait attaquer par là, reprend l'officier, leurs tranchées étaient bondées.

— Et puis c'est qu'il leur arrive toujours des renforts, par le sacré tunnel qu'ils ont creusé sous le Cornillet ! »

De ces phrases cueillies au passage il semble résulter que l'effort est très rude. Chacun de nous